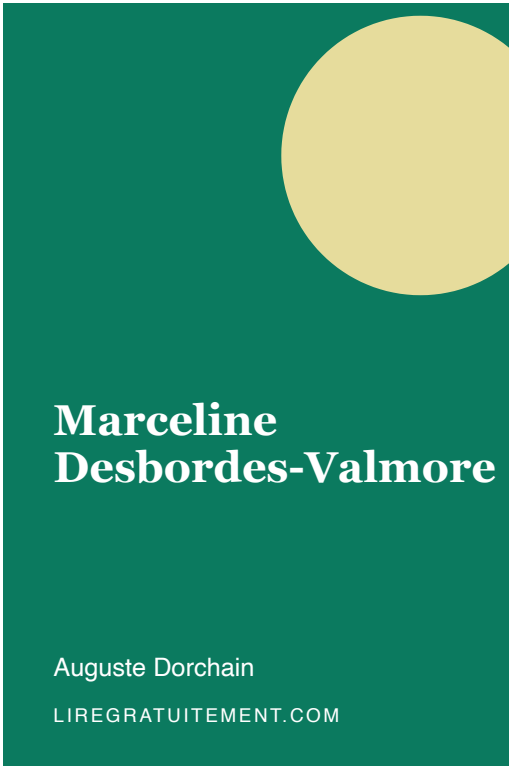


Marceline Desbordes-Valmore (Dorchain)

Auguste Dorchain

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Les dures années de jeunesse

Marceline DESBORDES-VALMORE

Médaillon de DAVID D'ANGERS
(Musée de Douai)

Marceline Desbordes naquit à Douai, le 20 juin 1786 dernière des huit enfants de Félix Desbordes, peintre doreur en armoiries, équipages et ornements d'églises, et de Catherine Lucas, fille d'un métayer, si blonde et si belle que ses amies ne l'appelaient jamais que la Madone. La maison, qui existe encore au N 36 de la rue de Valenciennes, avec sa petite niche au dessus de la porte, où il y avait autrefois une statuette de la Vierge, était attenante au cimetière de la paroisse Notre-Dame :

L'Église, en ces temps-là, des vastes sépultures
Se composait encor de sévères ceintures
Et, versant sur les morts ses longs hymnes fervents,
Au rendez-vous de tous appelait les vivants.

La fillette jouait parmi les tombes avec son frère, ses sœurs et les trois amies de son âge : Rose Marie, Albertine, Pauline. Las des jeux, on s'allait rafraichir les mains et le visage au vieux puits Notre-Dame, et l'on rentrait au logis où, à la veillée, l'aïeule Marie-Barbe et l'oncle Constant Desbordes, un peintre de portraits, racontaient des belles histoires. Que de tableaux charmants de ces années heureuses se graveront dans le souvenir de Marceline, pour y reparaître, comme des consolations, aux heures sombres de sa vie ! « Je la croyais grande, notre chère maison ! depuis je

l'ai revue et c'est une des plus pauvres de la ville. C'est pourtant ce que j'aime le plus au monde au fond de ce beau temps pleuré ! Je n'ai vu la paix et le bonheur que là ».

Ce bonheur fut de courte durée, bientôt la Révolution éclatait, les églises se fermèrent, les nobles partaient pour l'émigration et tout travail ne tardait pas à manquer au peintre-doreur qui, ayant tant de bouches à nourrir, voit bientôt s'épuiser ses dernières ressources.

Il sembla pourtant qu'au plus fort de cette misère un secours fût envoyé du ciel à ces braves gens.

On se rappela qu'il existait à la Guadeloupe, un parent, riche planteur, qu'on savait dans les dispositions les plus favorables, et dont on pouvait espérer au moins une aide. Il fut décidé qu'on irait là-bas faire appel à sa générosité. Mais qui partira ? Ce sera la courageuse mère, accompagnée de sa plus jeune enfant, la petite Marceline, qui, en la suppliant de la suivre, donna pour la première fois en cette circonstance, l'exemple de ce sacrifice de soi-même qu'elle devait donner toute sa vie.

Les deux pauvres femmes se mettent en route, presque sans argent, dans l'idée qu'elles pourront pourtant gagner Bordeaux et que, là, elles s'embarqueront. Mais dès la première étape, à Lille, elles se rendent compte qu'avec leurs faibles ressources elles ne pourront pas même traverser la France… Une dame de la ville, qui avait joué naguère la comédie, conseille à Catherine Desbordes de mettre pour quelque temps sa fille au théâtre, où elle amassera le petit pécule qui leur permettra d'aller à la Guadeloupe.

Marceline a treize ans, sa figure est touchante, sa voix délicieuse. La mère, après une lutte douloureuse avec elle-même, se rend aux conseils de son amie, et Marceline débute, au théâtre de Lille, dans l'emploi des ingénuités. De là, elle est engagée à Rochefort, puis à Bordeaux, où la directrice fait faillite et, à l'enfant qui lui demande un acompte sur ses maigres appointements pour acheter du pain, elle répond par un soufflet.

Marceline et sa mère sont deux jours sans manger. Une jeune actrice de la troupe, inquiète de ne plus voir sa camarade, vient frapper à sa porte. N'entendant pas de réponse, elle la fait ouvrir, et trouve les deux femmes évanouies. Presque aussi dénuée qu'elles, elle partage pourtant avec elles le peu qui lui reste, les voilà sauvées. Marceline signe alors un engagement pour Bayonne, et c'est là qu'on trouvera, enfin, la possibilité d'entreprendre le fameux voyage des îles. Émue, en effet, par la physionomie touchante, par la grâce candide et la douce bonté de Marceline, la dame chez qui les deux infortunées sont venues loger par hasard, leur avance l'argent de la traversée.

Elles partent, à la fin de l'année 1801, elles échappent au péril quotidien de voir leur vaisseau capturé par les Anglais (car c'est le temps du blocus continental), elles arrivent à la Guadeloupe… Hélas ! L'île vient d'être mise à feu et à sang par les nègres révoltés : le cousin a disparu, sa femme a été égorgée. De leur demeure et de leurs plantations, il ne reste plus que des cendres.

Est-ce tout ? Non. La fièvre jaune s'abat sur la colonie, achevant l'œuvre de destruction commencée par les esclaves, et Catherine Desbordes atteinte, meurt en trois jours, dans les bras de sa fille.

Voilà Marceline seule, à quinze ans, à deux mille lieues de la terre natale. Elle adjure le gouverneur de la colonie de lui faire accorder son passage sur un bâtiment, misérable et suspect sous tous les rapports, le seul toutefois qui doive de longtemps aller en France. Par prudence, il refuse ; elle insiste. il la laisse partir. Les matelots sont de braves gens, mais le capitaine, une brute, la poursuit de ses obsessions, et il ne faut rien moins qu'une révolte de l'équipage pour la protéger. Enfin, quand on débarque à Dunkerque, l'homme abominable, pour se venger de sa déconvenue, confisque, sous prétexte de se payer des frais de voyage, la petite malle qui contient les hardes de l'orpheline. À grand'peine, elle arrive à Lille, trouve l'hospitalité chez la personne qui naguère lui avait conseillé de jouer la comédie, et le directeur du théâtre donne une représentation à son bénéfice : « Au profit, dit l'affiche, de la femme Marceline Desbordes, échappée au massacre de la Guadeloupe et qui paraîtra dans une des pièces de la soirée ».

Dans quelle pièce ? Sans doute dans le Philinte de Molière, ou la suite du Misanthrope, comédie de Fabre d'Églantine. qu'elle jouera le dimanche 21 décembre 1802, à Douai même, car c'est la troupe lilloise qui dessert le théâtre de sa ville natale.

En 1804, on la retrouve à Rouen où, à la fois, elle chante les jeunes dugazons et joue les ingénues. Elle a pris à sa charge ses deux sœurs, Eugénie et Cécile, elle passe les nuits à coudre avec elles ses costumes, à copier et à apprendre les rôles de son double emploi, si écrasant pour sa frêle santé.

Grétry, le grand compositeur, entend parler de son talent, l'appelle à Paris et se charge de son éducation musicale. D'accord avec la bonne Jeannette, sa femme, il prend même dans sa mai-

son, pendant une année, celle que tous deux se plaisent à appeler « notre petit roi détrôné » ou « notre petit ange », tant l'expression de son visage, reflet de son âme délicieuse. est empreinte de noblesse et de mélancolie. Le 29 décembre 1804, elle débute à l'Opéra-Comique, dans le principal rôle de Lisbeth, opéra de son maître, en attendant qu'elle interprète la Julie de Spontini et le Calife de Bagdad, de Boïeldieu. Son succès est considérable, on ne fait de réserve que sur le peu de voix de la chanteuse, mais le Journal des Débats n'hésite point à dire de l'actrice qu'après M Mars, il n'y a point à Paris d'ingénuité qu'elle n'égale ou ne surpasse.

Bientôt elle est nommée sociétaire ; « mais, a-t-elle écrit, ma faible part se réduisait à quatre-vingts francs par mois et Je luttais contre une indigence qui n'est pas à décrire. Je fus forcée de sacrifier l'avenir au présent et, dans l'intérêt de mon père, je retournai en province. Mais le bon Grétry continuera de protéger de loin sa "Chère Fille" et il pourra la faire revenir à Paris en 1808 ».

Portrait de Marceline

Le roman de Marceline

C'est à cette date qu'il faut placer ce que l'on a appelé « le roman de Marceline », roman très douloureux, un peu mystérieux encore, bien que l'on ait pu écrire enfin avec certitude le nom de celui qui brisa le cœur de la jeune fille. Un être si seul et si tendre, jeté dans le plus périlleux des mondes, devait presque fatalement se laisser prendre aux premières apparences de l'amour. Tout le

drame intérieur qui a inspiré les vers les plus chastement mais aussi les plus douloureusement passionnés de notre langue, il semble que Marceline l'a résumé elle-même, en ces huit vers qu'elle intitule : « Souvenir ».

Quand il pâlit un soir, et que sa voix tremblante
S'éteignit tout à coup dans un mot commencé :
Quand ses yeux, soulevant leur paupière brûlante,
Me blessèrent d'un mot dont je le crus blessé,
Quand ses traits plus touchants, éclairés d'une flamme
Qui ne s'éteint jamais
S'imprimèrent vivants dans le fond de mon âme,
Il n'aimait pas — j'aimais !

Il s'appelait Henri de Latouche, futur éditeur d'André Chénier, il était beau, élégant, plein de séduction. Marceline le erut poète parce qu'il avait publié des vers dans l'Almanach des Muses, et qu'il allait donner une pièce à l'Odéon ; mais bientôt Latouche, volage, se fit donner par le Ministère une mission en Italie, afin de rompre plus sûrement une liaison dont il craignait les conséquences. L'inspiration va jaillir de tant d'amour et de douleur ; le déchirement de l'abandon et de l'oubli vent faire de Marceline un grand poète.

« La musique, écrira-t-elle, roulait dans ma tête malade, une mesure toujours égale, arrangeait mes idées à l'union de mes réflexions. Je fus forcée de les écrire pour me délivrer de ce frappement fiévreux, ct l'on me dit que c'était une élégie ».

De cet orage de cœur, le retentissement devait se prolonger à travers toute son œuvre, à travers son bonheur même. Et jusqu'aux derniers jours de sa vie. — chose étrange, — elle cherche-

ra, elle trouvera une expression de plus en plus poignante en ses souvenirs de plus en plus lointains.

Vraiment, le pardon calme, à défaut d'espérance…
Ceux qui m'ont affligée en leurs dédains jaloux,
Ceux qui m'ont fait descendre et marcher dans l'orage,
Ceux qui m'ont pris ma part de soleil et d'ombrage,

Ceux qui, sous mes pieds nus, ont jeté leurs cailloux,
N'ont-ils pas leurs ennuis, leurs jaloux et leurs larmes,
Leurs pleurs, pour expier ce qu'ils m'ont fait d'alarmes !
… Oh ! qui peut se venger ? Oh ! par votre abandon,
Seigneur, par votre croix dont j'ai suivi la trace,
Par ceux qui m'ont laissé la voix pour crier grâce,
Pardon pour eux, pour moi, pour tous ! pardon ! pardon !

Marceline, après ce grand ébranlement, avait d renoncer à chanter. En 1813, elle débuta à l'Odéon dans une pièce de Pigault-Lebrun, Claudine de Florian. « Les cœurs, écrit un journaliste de ce temps-là. se groupaient pour l'entendre et pleurer avec elle ». Ce n'est pourtant pas encore la vie matérielle assurée. On lit, dans l'histoire de l'Odéon par Porel et Mouval, que le 16 mai 1815 on y donne, à son bénéfice, la première représentation d'une comédie en vers Les Querelles de Ménage. Grand succès, mais les événements du dehors détournent vite le public du théâtre qui ferme ses portes pendant le mois de juin ; c'est le mois de Waterloo, de la seconde abdication de l'Empereur, de la seconde invasion, de la deuxième restauration des Bourbons ! Quand l'Odéon rouvre ses portes, Marceline ne fait plus partie de la troupe, elle a été engagée à Bruxelles.

L'Épouse et la Mère

C'est là qu'elle devait rencontrer celui qui allait bientôt devenir son mari. La troupe ayant été modifiée, on y engagea Prosper Lanchantin, dit Valmore. De belle prestance, le visage noble, d'une rare culture d'esprit et d'une grande élévation de cœur, d'une bonne famille, le nouveau venu avait débuté au Théâtre Français aux côtés de Mlle Raucourt. dont il passait pour être l'élève favori, mais il n'avait pu s'y maintenir, En apprenant son nom véritable, Marceline se souvenait qu'à Bordeaux, en 1801, lorsqu'il était tout enfant et qu'elle était déjà presque une jeune fille, elle l'avait fait sauter sur ses genoux. Ce souvenir eût pu les rapprocher très vite, d'autant que Valmore s'était senti profondément impressionné par la grâce et la tristesse de sa camarade, mais elle, au contraire, la pauvre blessée, sembla vouloir ne s'enfermer que plus étroitement, vis-à-vis de lui, dans sa réserve presque farouche. Que pouvait-elle attendre de ce jeune homme de vingt-quatre ans, elle qui en avait trente et un déjà ?

Marceline enfin se laissa convaincre, et ce fut dans un grand élan d'amour mutuel que, bientôt, ils se fiancèrent.

Marceline se retira de la scène en 1823. Jusque-là, les époux ne s'étaient pas séparés, mais Mme Valmore, devenue mère, dut renoncer à la vie errante, que Valmore dut continuer pour gagner le pain de la famille.

Pendant quarante années, Mme Valmore sera l'épouse la plus saintement dévouée de ce grand enfant, prompt au découragement et qui, malchanceux d'ailleurs, eut trop souvent des raisons de perdre courage. Que de suppliques écrites pour lui par Marceline ! Que d'escaliers de ministères gravis par elle pour obtenir

que son époux rentre au Théâtre Français ! C'est en vain ! Et elle reconnaît elle-même quelque part, — mais bien entendu, comme un signe de la décadence du goût dans le public — que le genre de Valmore est perdu, même en province. Et elle n'en sera que plus attentive et plus tendre.

Un an après leur mariage, une fille leur était née. Junie, qui mourut presque aussitôt. Mais dans la misère et les incertitudes d'une vie haletante, ils purent du moins élever trois enfants. Le premier fut un fils, Hippolyte, dont elle salua la venue au monde par un adorable poème, dont voici les derniers vers que toutes les mères bénissent Marceline d'avoir osé, d'avoir su écrire :

Un berceau vide encore peuplait ma solitude :
Un ange respirait par moi sa nuit, son jour,
Je couvais ton destin, j'en étais le séjour !…
On ne meurt pas d'amour et de sollicitude !
Aussi j'ai pu tomber faible sur mes genoux
Quand on me leva seule et comme trop légère,
Cherchant le poids aimé d'une tête si chère :
Car, si près que tu sois, l'air circule entre nous…
… Adieu ! je ne suis plus l'heureuse chrysalide
Où l'âme de mon âme a palpité neuf mois,
Mais à ta frêle fleur si j'ai servi d'égide
Homme un jour, reviens-y t'appuyer quelquefois.
Je suis ta mère : un nœud nous a tenus ensemble :
C'est l'aimant divisé que l'aimant cherchera,
La terre ne rompt pas ce que le ciel assemble :
Dans la vie, hors la vie, il nous réunira !

La vie devait toujours les réunir. Hippolyte, homme de haute valeur, n'aura jamais d'autre ambition que de vivre dans l'ombre

de sa mère. Pour ne la jamais quitter, il ne se mariera point. Quand il lui aura fermé les yeux, il préparera une édition complète de ses poésies, écrira, pour les précéder, quelques pages de la piété la plus tendre et, cela fait, il mourra, comme s'il n'avait plus de raison de vivre…

Marceline, poète

Médaillon d'ELSHOEET
(Musée de Douai)

C'est en 1819 que le poète avait fait éditer son premier recueil d'élégies, d'une forme encore un peu gauche et timide, mais déjà si plein de beautés que le marquis de Pastoret, interrogé par le roi Louis XVIII sur les poètes les plus en vue de la Restauration, pouvait lui répondre : « Sire, le premier poète de votre règne est une femme, Mme Valmore ». Les Méditations de Lamartine ne devaient, il est vrai, paraître qu'en 1820, et les Odes de Victor Hugo en 1822.

Mais cela n'enrichissait guère le pauvre ménage. Mme Récamier, aussi bonne que belle, crut avoir trouvé un moyen de lui venir en aide. Un grand seigneur, M. de Montmoreney, venait d'être élu à l'Académie Française, aux titres de pair de France, de ministre et d'ambassadeur, mais le croira-t-on ? « sans titres littéraires ». Très riche, il eut du moins la pensée d'attribuer son traitement d'académicien à un littérateur sans fortune. Mme Récamier lui proposa Mme Valmore, mais de la part du poète on se heurta à une délicatesse : la femme de lettres pensa que, si elle pouvait recevoir une aide de l'État, elle ne pouvait la recevoir

d'un particulier. Elle refusa donc. Mme Récamier fit tant alors, qu'elle obtint qu'il lui fût fait une pension au nom du roi.

Il fallut que Mlle Hopkins relançât Marceline pour qu'elle allât recevoir cette pension. Alors, elle envoya le premier trimestre à son oncle Constant Desbordes, le peintre, dont le Musée de Douai conserve un si intéressant portrait de sa nièce.

C'est peu que cette pension pour élever toute une famille. Le poète passe la nuit à coudre les robes des fillettes, ou à écrire, pour des éditeurs peu généreux, de hâtifs romans sans prétentions littéraires. Et dès qu'Inès et Ondine sont en âge de suivre leurs parents, la vie errante reprend de plus belle : aujourd'hui on est à Bordeaux, demain à Lyon ou à Bruxelles, une autre fois à Milan, à la suite d'un impressario qui tombe en faillite et qui abandonne, sans argent pour le retour, Valmore, ses enfants et sa femme, qui seront rapatriés par la généreuse amitié de Mlle Mars, alors en représentation dans cette ville.

Hippolyte est déjà grand. Il a fallu se séparer de lui, le faire entrer au collège :

Ômères, savez-vous ce qu'on va leur apprendre ?
À trembler sous un maître, à n'oser par devoir,
Qu'une fois tous les ans demander à nous voir,
À détourner de nous leurs mémoires légères.
Alors, que sauront-ils ? Les langues étrangères,
Les vains soulèvements des peuples malheureux
Et les fléaux humains toujours armés contré eux.
… Moi, je n'oserai plus peigner ta tête blonde,
Tu parleras latin ! une science profonde
Ne pouvant, avec moi, suivre un long entretien,

Tu diras tout surpris : « Ma mère ne sait rien »
Eh ! que veux-tu, l'amour n'en sait pas davantage !

Tout ce que Marceline a écrit pour les enfants est candeur et grâce dans les inventions, amour et bonté dans les conseils. Jamais une de ces niaiseries, comme se croient obligés d'en mettre, presque toujours, ceux qui écrivent en vue de l'enfance.

Parmi les années les plus cruelles de la vie de Marceline, il faut compter celles qu'elle dut passer à Lyon au lendemain de la Révolution de juillet, et pendant lesquelles les douleurs publiques s'ajoutèrent dans sa grande âme aux douleurs intimes. Elle assista aux terribles insurrections de 1832 et 1834 : la répression en fut féroce. Marceline indignée chante, pour la première fois sur la corde d'airain, des vers puissants et terribles :

Le meurtre se fait roi. Le vainqueur siffle et passe.
Où va-t-il ? au Trésor, toucher le prix du sang.
Il en a bien versé ! mais sa main n'est pas lasse,
Elle a, sans le combattre, égorgé le passant.
Dieu l'a vu… Dieu cueillait, comme des fleurs froissées,
Les femmes, les enfants qui s'envolaient aux cieux.
Les hommes…, les voilà dans le sang jusqu'aux yeux,
L'air n'a pu balayer tant d'âmes courroucées…

De loin en loin, elle a une joie au milieu de ces horreurs, ainsi quand Auguste Brizeux, le chantre délicieux de Marie, et Auguste Barbier, le mordant satiriste des Iambes, passant par Lyon pour se rendre en Italie, vont visiter « la pauvre nichée ». Un jour, une plus haute consolation encore vient au poète, c'étaient des vers de Lamartine :

Ta voix enseigne avec tristesse
Des airs de fête à tes petits,
Pour qu'attendri de leur faiblesse
L'oiseleur les épargne et laisse
Grandir leurs plumes dans les nids !
Mais l'oiseau que ta voix irrite
T'a prêté sa plainte et ses chants :
Et plus le vent du nid agite
La branche où ton malheur s'abrite
Plus ton âme a des cris touchants !

Et Marceline lui répondait par des stances plus belles encore, celles-ci par exemple :

Mais dans ces chants que ma mémoire
Et mon cœur s'apprennent tout bas.
Doux à lire, plus doux à croire,
Oh ! n'as-tu pas dit le mot gloire ?
Et ce mot, je ne l'entends pas.
Car je suis une faible femme :
Je n'ai su qu'aimer et souffrir :
Ma pauvre lyre, c'est mon âme,
Et toi seul découvre la flamme
D'une lampe qui va mourir.

Car elle ne croyait pas même à la gloire, ne l'ayant jamais souhaitée, s'étonnant toujours qu'on la lui décernât, oubliant vite les témoignages qui lui en parvenaient. Pourtant, c'est d'elle que Sainte-Beuve avait dit qu'elle était « plus qu'un poète, étant la Poésie même ». Elle était celle à qui Victor Hugo écrivait : « Il y a l'âme et le cœur, il y a le monde des pensées et le monde des sentiments. Je ne sais qui a le premier (il le savait fort bien), mais à

coup sûr, vous avez l'autre, vous y êtes reine ». Alfred de Vigny l'avait proclamée « le plus grand esprit féminin de notre temps ». Et Michelet écrira un jour : « le poète le plus chaleureux du siècle est une femme, Mme Valmore ».

Fac-similé de l'écriture de Marceline

La couronne effeuillée

Cependant elle continuait de grandir. Mais pour une âme telle que la sienne, qu'importe en effet la gloire, si elle ne doit être, selon le mot d'une autre femme illustre, Mme de Staël, que « le deuil éclatant du bonheur ! »

Ce deuil, qu'elle a porté presque toute sa vie, elle va en être de plus en plus accablée.

Elle perdra d'abord sa plus jeune fille, Inès, nature délicate et renfermée, dont elle disait : « Voilà l'enfant de ce monde, qui a le plus besoin de caresses ». C'est en veillant la mourante, qu'épuisée par quatorze nuits d'insomnie et de fièvre, elle sentit se rythmer en elle, comme malgré elle, ce « Rêve intermittent d'une nuit triste », qui est peut-être le plus extraordinaire de ses poèmes :

Ôchamps paternels, hérissés de charmilles,
Où glissent le soir des flots de jeunes filles !
J'ai vécu d'aimer, j'ai donc vécu de larmes ;
Et voilà pourquoi mes pleurs eurent des charmes :
Voilà mon pays n'en ayant pu mourir,
Pourquoi j'aime encore, au risque de souffrir…
Ô champs paternels, hérissés de charmilles,

Où glissent, le soir, des flots de jeunes filles,
Que ma fille monte à vos flancs ronds et verts,
Et soyez béni, doux point de l'univers !

Inès mourut à vingt et un ans, puis ce devait être le tour d'Ondine, nature plus sérieuse qu'expansive, qui se réservait pour l'étude. Elle lisait les poètes anglais dans leur texte, et les Odes d'Horace en latin. Elle faisait de jolis vers un peu secs. Sa mère l'appelait, en souriant, « notre jeune lettrée ».

Le 12 février 1853 Ondine mourait dans les bras de sa mère. En 1854, elle perd sa sœur adorée Cécile, celle qui lui a autrefois appris à lire.

Marceline, désormais, se cachera pour pleurer. Elle ne publiera plus rien, mais son âme continuera de « chanter dans les souffrances », selon les vers de Lamartine, et ses derniers vers, publiés seulement après sa mort, seront les plus beaux de tous.

Fierté, pardonne-moi :
Fierté, je t'ai trahie
Une fois dans ma vie :
Fierté, j'ai mieux aimé mon pauvre cœur que toi…

Et elle se prépare à rejoindre les absents, dont elle a évoqué les chers fantômes :

Tous mes étonnements sont finis sur la terre,
Tous mes adieux sont faits, l'ame est prête à jaillir
Pour atteindre à ces fruits protégés de mystère,
Que la pudique mort a seule osé cueillir…

Voilà bien comme le testament de celle qui, en effet, n'avait rien vendu, mais avait tout donné en ce monde. Après deux an-

nées d'une maladie, dans les derniers mois de laquelle elle s'éteignait stoïquement en l'absolu silence, pour mieux cacher ses atroces douleurs à son mari et à son fils, elle s'éteignit le 27 juillet 1859, à Paris.

Elle était presque oubliée momentanément d'une époque bien éloignée des ferveurs poétiques ; mais la publication de ses poésies fut saluée par tous les critiques comme une œuvre géniale. Émile Montégut la déclare alors « le poète le plus lvrique du siècle, celui où le lyrisme est sans alliage ». Sainte-Beuve lui consacre tout un volume. Baudelaire la loue avec enthousiasme. Bainville la chante. Michelet écrit à Hippolyte Valmore :

« Je ne l'ai connue qu'âgée, mais plus reine que jamais, troublée de la fin prochaine et (on aurait pu le dire) ivre de mort et d'amour. Mon cœur est plein d'elle. L'autre jour, en voyant « Orphée », elle m'est revenue avec une force extraordinaire, et toute cette puissance d'orage qu'elle seule a jamais eue sur moi. Car elle eut, entre tous, le don des larmes, ce don qui perce la pierre, résout la sécheresse du cœur ».

(Extrait de la Conférence de M. Aug. DORCHAIN pour la fête commémorative du 15 Avril 1923).

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Marceline_Desbordes-Valmore_%28Dorchain%29. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.